

Praxématique et planification linguistique

Giovanni Agresti, Université de Teramo

Trop souvent les politiques linguistiques manquent d'efficacité et parfois finissent même par aller à l'encontre des communautés linguistiques qu'elles prétendent protéger. C'est que de telles politiques ne se fondent pas toujours sur une vision rigoureuse et articulée du sujet de langue.

S'il est banal d'affirmer que les sciences humaines doivent porter secours aux politiques de la cité, le questionnement qui nous occupe ici est : quelle approche de linguistique pour quelle stratégie de planification linguistique (PL) ? Nous allons vérifier quel type de contribution pourrait donner une théorie d'anthropologie linguistique – la praxématique de Robert Lafont – à la PL, où l'empirique et le doxal souvent l'emportent sur le théorique. Pour le meilleur et pour le pire.

1. La planification linguistique

Malgré son caractère interdisciplinaire, malgré le fait qu'on s'en occupe aussi bien à l'Université qu'à la Mairie qu'en milieu associatif etc., la PL a reçu déjà depuis quelques décennies une systématisation théorique et une terminologie de référence¹. D'après Cooper (1989 : 45)

Language planning refers to deliberate efforts to influence the behaviour of others with respect to the acquisition, structure, or functional allocation of their language codes.

Pour atteindre cet objectif, les stratégies courantes de PL s'organisent autour de trois actions principales :

Status planning (SP)
Corpus planning (CP)
(1. standardisation ; 2. normativisation ; 3. modernisation)
Acquisition planning (AP)

Bien qu'interdépendantes, ces actions suivent un certain ordre logique : SP est censée améliorer les représentations de la langue X, CP rend possible un usage relativement large et régulier de la langue X et donc participe de SP, SP et CP visent à normaliser l'usage de la langue X et motivent par là AP, qui est la seule action orientée directement vers le sujet de langue.

Malgré le remarquable rendement de la terminologie du *language planning* et les tentatives d'étiqueter plusieurs classes de langues en fonction de différents cadres sociolinguistiques (Muljagic 1986), une partie non négligeable de la communauté scientifique et bien entendu la doxa restent accrochées à une idée somme toute abstraite de « langue ». La définition de Cooper, en plus de réduire toute langue naturelle à un « code », paraît escamoter ou à tout le moins contourner la complexité, la centralité et l'irréductibilité du sujet en chair et en os qui traverse et que traverse toute langue.

Cette faible prise en compte du sujet vivant, pulsionnel, peut s'expliquer par le caractère politique de toute PL, qui s'adresse aux collectivités plus qu'aux individus. Néanmoins, faute d'une réflexion poussée sur la nature *anthropologique* (et non *anthropomorphe* !²) des langues naturelles, toute

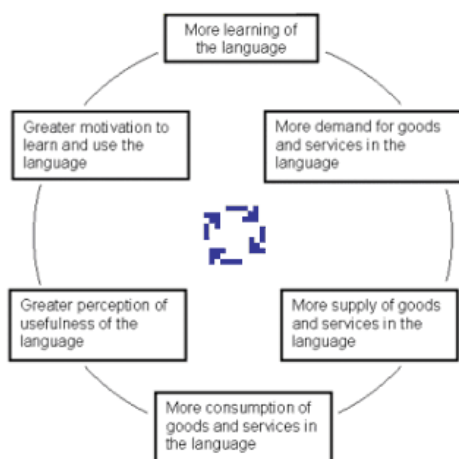
¹ Nous nous bornerons à rappeler quelques références parmi celles de la première heure : Kloss 1952, 1967, 1972 ; Haugen 1966 ; Tauti 1968 ; Fishman 1974 ; Rubin, Jernudd, Das Gupta, Fishman & Ferguson 1977 ; Cobarrubias & Fishman 1982.

² C'est l'idée de langue comme être vivant (Schleicher 1873). À notre avis, cette idée est très nocive pour la « vie » des langues pour deux raisons majeures : 1) parce qu'elle inscrit la « mort » des langues dans un déterminisme transcendant,

stratégie de PL finit par ressembler à un protocole opérationnel standardisé, voire bureaucratique, dont la souplesse s'avère douteuse. Finalement, on ne va généralement pas jusqu'au bout de la question : *pourquoi* et surtout *pour qui* faut-il planifier telle langue ?

Ainsi, si au niveau européen l'adoption de documents officiels visant la protection et la promotion des langues minoritaires (LM) et des minorités ethniques³ a ouvert la voie entre autres choses à de nouvelles formes de PL, l'efficacité de celles-ci est souvent très inégale d'une communauté linguistique à l'autre.

Tout n'est pas prévisible, « planifiable » par des protocoles. Si par exemple l'on considère le modèle de développement des langues proposé par Strubell (1999 : 237-248), à savoir le Catherine Wheel Model (CWM), on s'aperçoit dans la pratique que l'effet boule de neige déclenché par des actions positives en faveur de l'utilisation de telle langue par telle communauté peut s'arrêter à n'importe quel maillon pour n'importe quelle raison.



Iannàccaro et Dell'Aquila (2002 : 66) soulignent le décalage entre une théorie modélisée de PL et sa mise en œuvre, d'où la nécessité de revenir sur le sens de ses protocoles opérationnels, et de les articuler davantage afin de voir de plus près comment les choses se passent au niveau du terrain – et d'abord au niveau du sujet.

Il faut à notre sens asseoir les grands principes de la PL sur une anthropologie linguistique, car celle-ci se doit de prendre en compte des questionnements fondamentaux ayant trait à ce qui lie en profondeur le sujet à sa parole : qu'est-ce qu'une langue au point de vue anthropologique ? Quel est le rapport entre langue, sujet, communauté, territoire ? Pourquoi faut-il planifier une langue ? De quelle manière la vie du sujet peut être affectée par telle ou telle politique linguistique ? Quelles sont les formes de son lien à la langue ? etc.

C'est pourquoi nous avons convoqué la praxématique de Robert Lafont. Nous estimons que cette longue, patiente, cohérente et ambitieuse construction théorique fournit un excellent outillage conceptuel au planificateur linguistique souhaitant mieux orienter ses actions et mieux connaître de celles-ci tous les tenants et aboutissants.

2. Origines et horizons de la praxématique

La praxématique a été élaborée par Robert Lafont à compter de la fin des années 60 (Lafont 1967). Elle tire son nom de son élément central, le *praxème*, charpente sonore qui fonctionne en *unité de production du sens*. Contestant l'idée classique de *signe*, il est traversé par les accidents de l'histoire, les enjeux psychologiques individuels et collectifs, l'organisation topologique de

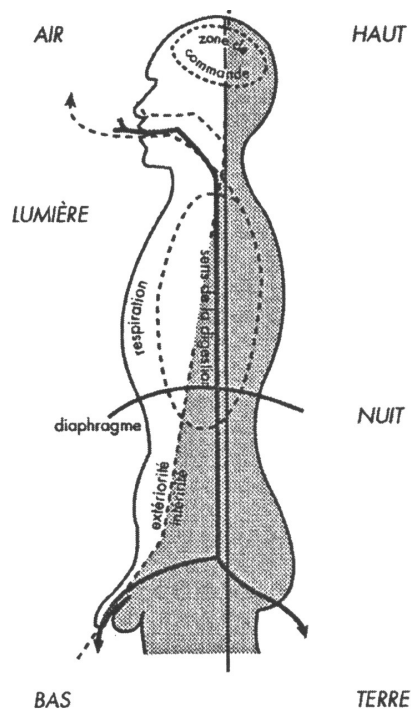
qui peut à tout moment faire fi de toute dialectique historique ; 2) parce qu'elle pose fatalement une séparation, franchement inacceptable, entre langue et sujet.

³ Nous faisons allusion à la *Charte européenne des langues régionales ou minoritaires* et à la *Convention-cadre pour la protection des minorités nationales*, adoptées par le Conseil de l'Europe respectivement en 1992 et 1995.

l'interaction et peut présenter même d'importantes traces de *motivation*⁵ : autant d'éléments qui poussent Lafont à remplacer la *signification* – cristallisée, positive, immuable, donnée une fois pour toutes – par la *signifiance*, soit un processus signifiant éminemment dialectique, reflétant une interaction et une négociation permanentes entre sujets bien vivants, de véritables « êtres de langage » (Lafont 2004).

C'est dire combien la praxématique s'inscrit en faux contre nombre de théories linguistiques, et nommément le structuralisme saussurien, qui font l'économie du sujet, des instances ou blocages de sa parole et de sa communauté. Ces exclusions se veulent justifiées par le présupposé que l'analyse de la « langue » est seule « essentielle » et que par ailleurs la société est une « masse inerte » reconduisant passivement les valeurs et les fonctionnements langagiers en circulation (de Saussure 1997). Cette vision est inacceptable pour Lafont, chez qui, au contraire, la société est un « lieu de conflits » à l'intérieur duquel se joue, contre toute transcendance, le réglage incessant du sens (Lafont 1978).

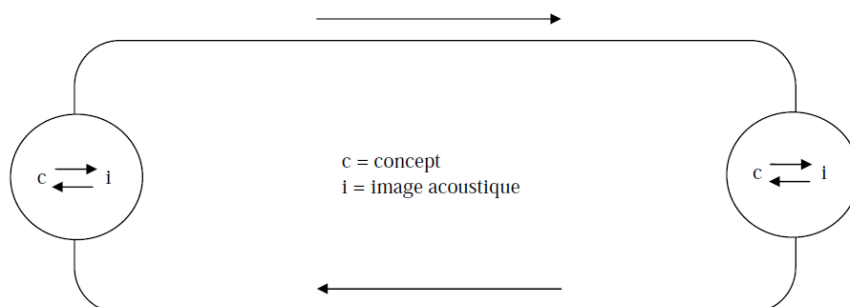
Le sujet, quant à lui, est appréhendé dans toute sa profondeur psychologique et dans toute son épaisseur d'« animal topologique » et d'être travaillant. Travail et discours manipulent et transforment la réalité et établissent par là une continuité fondamentale entre l'intériorité du sujet, son enveloppe cutanée-sensorielle et son espace de vie et de communication. Étant à la fois physique, psychique, symbolique, social et érotique, le corps du sujet est également une topologie organisatrice et de l'espace et du discours (Lafont 2007 : 45). Ainsi, des représentations métaphoriques fondamentales (quoique pas forcément universelles) pour la mise en place de tout discours – spatio-temporelles (« le futur est devant », « le passé est derrière »), axiologiques (haut-lumineux-antérieur vs bas-sombre-postérieur) ou philosophiques (« monde extérieur » vs « règne intérieur ») – naissent toutes de l'architecture fondamentale et fondatrice du corps du sujet :



Il y a lieu de croire que deux idéologies de linguistique aussi différentes (structuralisme et praxématique) aboutissent à deux façons de penser la PL tout à fait éloignées, voire opposées.

⁵ Le praxème est en effet variablement motivé en diachronie parce que structuré à l'origine et en profondeur, en indoeuropéen et en sémitique (Lafont 2000 et 2006), à partir de racines iconiques bi- et triconsonantiques. C'est un autre point sur lequel la démarche de Lafont se démarque de l'idéologie d'un signe transcendant et arbitraire.

Pour ce qui est de la première, une représentation schématique du fonctionnement de la communication humaine chez Saussure (1997 : 22) met en évidence l'exclusion de l'épaisseur subjective de l'interaction:



Ce schéma évide l'espace du sujet et pose une correspondance sûre entre le concept et son « image acoustique », ainsi qu'un processus régulier de décodage : la langue n'est dès lors qu'un code, semblable à une monnaie⁶ et l'interaction équivaut à un échange symétrique de type marchand. On imagine aisément quel genre de politique linguistique peut découler d'une telle vision de la communication humaine: ce sera de toute évidence une politique prônant le code le plus simple, univoque, stable et universel. C'est l'idéologie de la *lingua franca* globale, langue traditionnelle du commerce.

Cette logique est en partie corrigée chez Jakobson (1966) où émetteur et destinataire se voient attribuer des rôles bien précis dans un échange qui reste cependant focalisé sur le message. Mais un mouvement de reconnaissance scientifique de l'identité subjective est impulsé : l'essor de la pragmatique, l'outillage technologique au service de l'analyse linguistique (notamment de la langue orale, soit de la *parole*) ne peuvent que promouvoir une croissante prise en compte des dimensions et des contraintes subjectives, psychologiques et physiques, comme par exemple chez Kerbrat-Orecchioni (1980 : 19) ou Soutet (1995 : 109).

Robert Lafont se doit d'explorer à fond les couches psychologiques du sujet, et fait appel aux études psychanalytiques de Freud et de Lacan. Il est très sensible à cette profondeur sans doute parce qu'il a fait, dès le berceau et tout au long de sa vie, l'expérience dramatique de ce que la langue représente en termes de construction – ou déchirement – du sujet. Intellectuel occitan né à Nîmes en 1923, enfant il a pu observer le drame de l'aliénation au modèle linguistique et culturel dominant d'abord en famille (ses parents), ensuite dans son environnement et finalement dans l'histoire des civilisations (Agresti Sous presse). Cette impérieuse conscience de la psyché fonctionnant dans les coulisses de la production discursive, tout à fait tangible en situation de diglossie, a poussé Lafont à ventiler les phases et les volets de l'actualisation en deux moments complémentaires : en aval, le *thème*, ou surface textuelle sensible, aboutissement de l'actualisation ; en amont, l'*endothème*, ou profondeur d'inconscient où les censures, les valeurs, les fantasmes du même et de l'autre agissent et conditionnent la thématization (Lafont 2007 : 53-55).

Dans cette perspective, où le psychique se déverse *de toutes façons* dans le discours et est à son tour emmagasiné dans le réservoir d'endothème de l'autre interactant, il serait simplement malhonnête de séparer les deux pôles de la communication – qui par ailleurs peuvent même finir par fusionner, comme dans la parole érotique ou dans la prière intime adressé à un Tu demeurant au plus profond de notre âme...

Cette vision dense des choses restitue une grande importance à la variation de la langue en discours, à la qualité des relations intersubjectives s'établissant par le discours, à la créativité du sujet dans sa production langagière. Elle infirme par ailleurs toute prétendue linéarité et régularité de la communication (de même que toute « loi » conversationnelle etc.) et finalement représente la base d'une PL qui, guérie de la paranoïa de la présumée efficacité marchande, vise désormais la protection et la promotion de la diversité linguistique en tant que valeur anthropologique de

⁶ Sans valeur matérielle (valeur d'usage), mais uniquement nominale (valeur d'échange) : c'est l'idée d'arbitraire du signe,

présence du sujet au monde. Avec évidemment ses retombées positives sociales, culturelles et même économiques : pour peu que l'on mobilise les concepts de Bien-être Intérieur Brut et que l'on se décide une fois pour toutes d'inclure les *langues identitaires* dans le répertoire des « biens relationnels » (Ruys 1997 : 129-130).

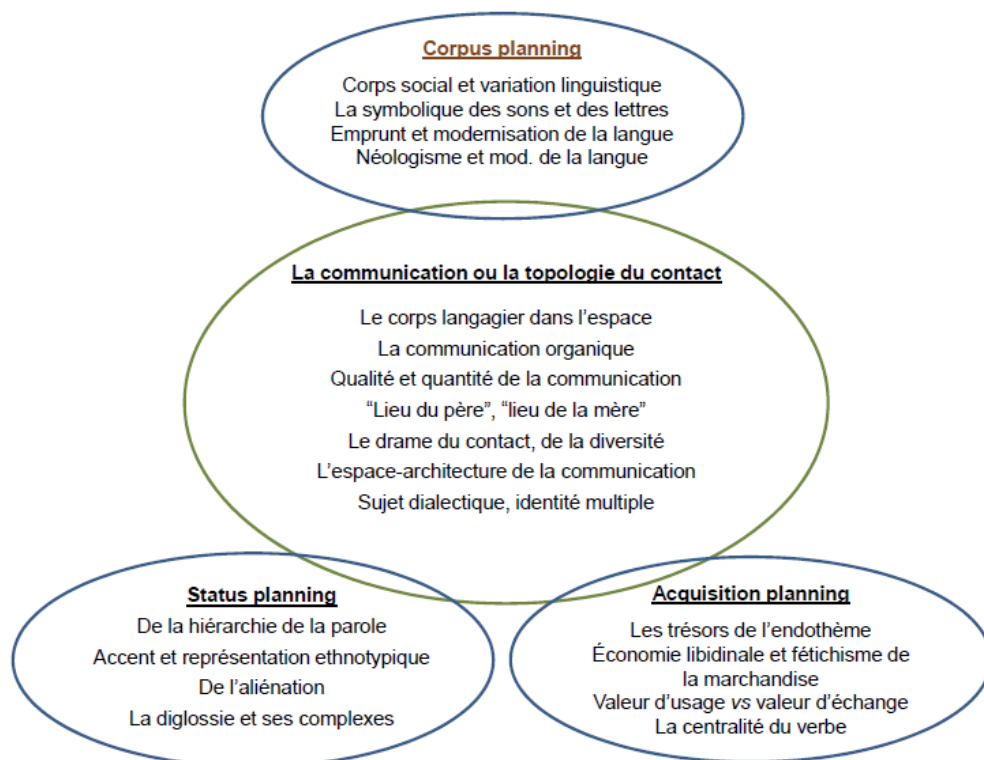
3. La praxématique au service de la planification linguistique

Cet aperçu et cette mise en perspective de la praxématique nous permettent d'apporter deux ordres de modifications au triangle de la PL :

- 1) Au niveau de la structure : l'espace central est désormais occupé par le sujet topologique, qui est à la fois le moteur et la cible de toute PL. On s'occupe des langues d'abord pour améliorer les conditions de vie du sujet plutôt que pour « sauver » des patrimoines transcendants ou asseoir un pouvoir politique.
- 2) Au niveau des contenus : chaque action de PL doit être mise en question et relancée par un certain nombre de remarques provoquées par la théorie lafontienne.

Or, il est impossible, ici, de prendre en compte toute l'œuvre scientifique de Lafont. Nous ne considérerons de près que son ouvrage central, à savoir le gros volume *Il y a quelqu'un. La parole et le corps* (1994) (PC). Cet ouvrage, en effet, reprend et prolonge *Le Travail et la langue* (1978), se situe en aval du recueil *Le Dire et le faire* (1990), met à jour les *Concepts de la praxématique* (1989) et a été réédité presque à l'identique en 2007, trois ans après *L'Etre de langage. Pour une anthropologie linguistique* (2004). Il s'agit donc également, à quelques éléments près, de son ouvrage conclusif. Jusqu'à la fin de notre exposé, sauf indication différente, nous ne ferons référence qu'à ce livre.

En mettant à jour le triangle de la PL, nous avons mis en évidence les thèmes abordés dans PC, les avons « nommés » et distribués selon les différentes actions. Pour des raisons d'espace nous nous bornerons à faire juste quelques exemples de comment la théorie lafontienne peut donner du relief, de la profondeur à ce schéma cyclique.



3.1 La topologie du contact

Au centre de ce schéma nous avons placé un sujet qui est être d'abord topologique en ce qu'il occupe de l'espace bien concret. Lafont va jusqu'à définir l'*anthroponyme* comme le « toponyme du sujet » (Lafont 1989 : *ad vocem*). C'est dire que le corps du sujet est lui-même un lieu, un espace, un territoire. S'occuper de lui, et de la langue ou des langues qui l'habite(nt), va donc nécessairement de pair avec un aménagement de l'environnement qu'il occupe et qu'il contribue à constituer. Le territoire est une sorte de tissu conjonctif empreint du discours du sujet. La relation linguistique intersubjective n'est plus appréhendée par les mises en discrétion traditionnelles. Loin de là : puisqu'elle use de tout le corps communicant, elle est même « polyorganique » :

La formule « A communique (x) à B » devient alors : un organisme vivant souffle une émission sonore vers un autre organisme vivant, ce rapport physique s'inscrit dans la chaîne comportementale qui les associe.

(p. 13)

L'accent est donc mis sur le rapport entre qualité et quantité des relations. Prouvant que « les individus ne s'engagent bien dans l'échange qu'avec des individus » (p. 88), Lafont fournit un argument majeur au planificateur linguistique pour soutenir des actions en faveur des langues de proximité, et finalement pour pouvoir parler de celles-ci en termes économiques de « biens relationnels » (v. *supra*). Une traduction en termes économiques et donc sociaux de l'échange de proximité pourrait par ailleurs contribuer à dépasser, au moins partiellement, la dichotomie fondamentale, elle-même topologique outre que psychanalytique, entre le « lieu du père » (langue paternelle, langue du territoire et de l'ailleurs, de l'« efficacité communicative ») et le « lieu de la mère » (langue maternelle, de l'espace et de l'ici, de l'affectivité) (p. 101-111).

Ces lieux sont également des cadres bien réels organisés en un espace-architecture de communication (p. 234) : de l'espace clos de la maison à l'espace extérieur de la ville ou de la nature, le planificateur linguistique doit tenir compte de ces contraintes topologiques pour tâcher de multiplier les contextes favorables à des échanges en langue de proximité – ou, à l'inverse, pour sortir cette même langue de la connivence et la situer au cœur de l'espace social.

Du reste, l'identité qu'elle véhicule est toujours multiple – autre argument central pour le planificateur linguistique pour contrecarrer toute dérive soi-disant communautariste :

Nous avons la société en mémoire profonde avec notre biographie. C'est par là que la pluralité devient vertigineuse. Les individus parlants-pensants confrontent leurs milliards de cellules nerveuses à l'expérience multi-millénaire de milliards d'individus.

(p. 349-350)

3.2 Status planning

Pour Lafont, travailler sur le SP revient essentiellement à prendre conscience de la mécanique de l'*aliénation*, qui n'est pas,

du point de vue du sujet, une pure et simple « assimilation » qui nous rendrait autres, mais un processus où nous devons rester l'autre de l'Autre en perdant le droit d'être nous-mêmes. C'est ainsi que nous perpétons son règne. L'aliénation ne déplace pas la dominance, elle en reconduit le mécanisme.

(p. 134)

La PL doit se configurer d'abord et surtout comme une stratégie de *désaliénation* : c'est pourquoi la communauté tout entière devrait être impliquée dans ce processus de développement socio-culturel. Un des arguments majeurs pour que la valeur de la diversité linguistique soit partagée en deçà et au-delà des intérêts particuliers de tout groupe minoritaire est que l'histoire nous prouve que des sujets linguistiquement et culturellement aliénés (le corse Napoléon, le géorgien Staline, le galicien Franco, et même l'autrichien Hitler) peuvent être très dangereux pour la société :

Le sujet diglossique est habité [...] par la haine du même que lui impose l'autre. C'est l'élément principal du « complexe de Bonaparte ». Il a, dans cette situation sans espérance d'empire, le recours et le secours des clichés où se confirme à l'infini des occurrences discursives l'infériorité hors l'histoire, absolue et en quelque sorte génétique de sa langue et de son milieu d'origine. Il les adopte.

(p. 139)

De manière plus banale, dans un régime de diglossie

Très souvent, quasi unanimement, la langue B se trouve survalorisée sur le terrain de l'expression de l'affectivité, de la connotation poétique, des charmes d'une phonologie musicale, etc. [...]

La langue minoritaire est langue du cœur. Un Président de région répondait à une sollicitation d'usage officiel de [l']occitan : « Notre langue est trop poétique pour l'abîmer dans le patois de l'administration ». Et il se frappait la poitrine au niveau du plexus cardiaque.

(p. 140)

Ce passage nous rappelle que la PL d'une LM, notamment pour ce qui est du SP, doit éviter de confirmer deux représentations apparemment opposées : dévalorisation et survalorisation. *Normaliser* le statut d'une LM revient en effet à rendre normal son usage : plus que par son imposition institutionnelle (ça n'a pu marcher qu'en de très rares cas), à travers une progressive désaliénation du sujet diglossique et de sa communauté linguistique.

3.3 *Corpus planning*

Même si les processus de standardisation et de normativisation sont indispensables à SP et à AP, ces processus ne doivent pas frustrer la richesse des variantes territoriales d'une langue donnée. La démarche polynomique est certes une solution permettant d'arranger ces deux instances d'uniformisation et de différenciation. Par ailleurs, dans la construction du corpus (CP) d'une LM, la mise à jour du lexique occupe une place incontournable : la communauté est appelée à fabriquer ce lexique (*néologie*), elle peut s'appuyer sur les écrivains de LM dont la tâche ne sera pas d'imposer une *ars dicendi*, en reproduction de pouvoir centralisé, mais au contraire de proposer des créations lexicales originales pouvant s'accommoder aussi bien de la tradition que des instances de la contemporanéité.

L'autre volet de la modernisation de la langue, l'*emprunt*, est un sujet aussi très délicat. Le planificateur linguistique est sollicité de très près par ce questionnement :

L'emprunt brouille, démultiplie les chemins de l'endothème, créant de nouveaux carrefours, en aveuglant certains, déroutant la signifiante. Comme la société emprunteuse est déchirée par l'irruption d'une autre en son aire, de même le sujet interpellé dans ses tâches signifiantes par l'emprunt est un sujet traversé.

[...] on comprend que l'opération de sauvetage et de promotion de toutes les langues, ou du plus de langues possibles, qui est de la morale contemporaine, est une opération double et contradictoire. Elle doit être pensée comme un travail dans leur système même [...]. Il faut faire passer l'histoire du sens dans les forteresses ethniques de la pensée sans les détruire, dénaturer partiellement pour conserver. Le guarani promu doit continuer à porter la *Weltanschauung* du monde guarani tout en permettant la reproduction de celle de Paris, Rome ou New York. Paradoxe que l'extraordinaire productivité des langues naturelles rend possible.

(p. 128, 129)

Souvent, dans les communautés linguistiques minoritaires, ce sont les locuteurs primaires, même les militants culturels, qui se refusent de moderniser leur langue par peur de la voir trop dénaturée ou caricaturée. Un monde qui disparaît avec sa langue cristallisée peut sembler plus « acceptable », plus « réel » qu'un monde et une langue qui recouvreraient leur productivité praxémique. Pour tenter de comprendre ce réflexe, nous mobiliserons le concept psychanalytique de « résistance à la cure », que le même Lafont a en plusieurs textes exposé.

3.4 Acquisition planning

Par la notion d'*endothème* (v. *supra*) Lafont récupère tout ce qui se situe en profondeur, en amont et *in fieri* par rapport à l'acte de langage actualisé. Dans une perspective d'AP on peut envisager des stratégies d'apprentissage de la LM passant par exemple par une dramatisation théâtrale de cet inconscient. D'une part, l'auto-observation du processus d'actualisation pourrait révéler au sujet des réflexes inconscients de tri et/ou de censure ; de l'autre, le langage non-verbal peut être mobilisé (cf. les notions lafontiennes de *prosopème*, d'*arthrôme*, de *taxème de champ* et d'*actualisation polyorganique*). En tout cas il y a là une plus-value à l'acquisition d'une LM : la connaissance de soi par l'apprentissage conscient d'une langue souvent refoulée.

Par contre, les pratiques didactiques traditionnelles, fondées sur une idée somme toute abstraite de langue, écrasent la « valeur d'usage » :

La parole n'est plus saisie que dans le thème, et le thème lui-même n'est jugé que sur l'apparence d'une efficacité objective. Cette objectivité assure le règne de la valeur d'échange : tout message devient une marchandise évaluée à sa commercialité (son informativité). L'échange se confond avec les lois du marché. La valeur absolue (la raison) efface à la fois les sujets et la contingence de leur rencontre. Le champ communicationnel est occupé par l'idéologie marchande.

(p. 252)

Planifier la transmission d'une langue ne peut en aucun cas revenir à stériliser cette même langue. Autrement dit : l'exigence d'organiser au niveau territorial l'enseignement systématique d'une LM ne doit jamais occulter les caractères particuliers des différents contextes d'apprentissage. Ainsi, tout en poursuivant le SP, la transmission de la langue doit tirer profit de la diversité et « profondeur » à la fois géographique, historique et sociale des cadres d'apprentissage en proposant d'appréhender et d'apprendre une langue moins comme un creux outil pragmatique de communication que comme une riche voie de connaissance sociale, historique et territoriale.

Références

- Agresti Giovanni, Sous presse, « Au carrefour d'une pensée linguistique et politique », Communication présentée au Colloque « Robert Lafont. La haute conscience de l'Histoire », Nîmes, 26-27 septembre 2009.
- Barbèris Jeanne-Marie, Brès Jacques, Gardès-Madray Françoise, Lafont Robert et Siblot Paul, 1989, *Concepts de la praxématique*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry.
- Cobarrubias Juan et Fishman Joshua (éds), 1982, *Progress in language planning: international perspectives*, Berlin-New York-Amsterdam, Mouton.
- Cooper Robert, 1989, *Language planning and social change*, New-York, Cambridge University Press.
- De Saussure Ferdinand, [1922] 1997, *Corso di linguistica generale*. Introduzione, traduzione e commento di Tullio De Mauro, Bari, Laterza.
- Fishman Joshua (éd.), 1974, *Advances in Language Planning*, The Hague, Mouton.
- Fishman Joshua, 1991, *Reversing language Shift: Theory and Practice of Assistance to Threatened Languages*, Clevedon, Multilingual Matters.
- Haugen Einar, 1966, *Language Conflict and Language Planning: The Case of Modern Norwegian*, Cambridge, Harvard University Press.
- Iannàccaro Gabriele et Dell'Aquila Vittorio, 2002, *Modelli europei di pianificazione linguistica*, Vigo di Fassa, Istitut Cultural Ladin.
- Kerbrat-Orecchioni Catherine, 1980, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Colin.
- Kloss Heinz, 1952, *Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen von 1800-1952*, München, Pohl.

- Id., 1967, « Abstand Languages » and « Ausbau Languages », *Anthropological Linguistics*, 9, n° 7, p. 29-41.
- Id., 1969, « Völker, Sprachen, Mundarten », *Europa Ethnica*, 26, H. 4, p. 146-155.
- Jakobson Roman, 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions Le Minuit.
- Lafont Robert, 1967, *La Phrase occitane : Essai d'analyse systématique*, Paris, PUF.
- Id., 1978, *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion.
- Id., 1990, *Le Dire et le Faire*, Montpellier, Praxiling.
- Id., 2000, *Schémes et motivation : le lexique du latin classique*, Paris, L'Harmattan.
- Id., 2004, *L'être de langage. Pour une anthropologie linguistique*. Limoges, Lambert-Lucas.
- Id., 2006, *La motivation postérieure et nasale du schème en sémitique, une approche par l'arabe classique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Id., [1994] 2007, *Il y a quelqu'un. La Parole et le Corps*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Muljacic Zarko, 1986, « L'enseignement de Heinz Kloss (modifications, implications, perspectives) », *Langages*, XXI, 83, p. 53-63.
- Rubin Joan, Jernudd Björn H., Das Gupta Jyotirindra, Fishman Joshua A. et Ferguson Charles A. (éds), 1977, *Language Planning Processes*, The Hague, Mouton Publishers.
- Ruys Pieter H.M., 1997, « Des entreprises nationales de service public aux entreprises européennes de réseau ». In Monnier Lionel et Thiry Bernard (éds), *Mutations structurelles et intérêt général. Vers quels nouveaux paradigmes pour l'économie publique, sociale et coopérative ?* Paris-Bruxelles, De Boeck & Larcier s.a., p. 125-141.
- Schleicher August, 1873, *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*, Weimar, Böhlau.
- Soutet Olivier, 1995, *Linguistique*, Paris, P.U.F.
- Strubell Miquel, 1999, « From Language Planning to Language Policies and Language Politics », in Weber Peter J. (éd), *Contact + Confl(ict)*, Bonn, Dümmler, p. 237-248.
- Tauli Valter, 1968, *Introduction to a theory of language planning*, Uppsala, Universitetet